FREDDY DE VREE

BORIS VIAN

essai

ERIC LOSFELD
éditeur
1965

925

BORIS VIAN

BORIS VIAN

7.5.50

Monsieur

Je vous prie de ne plus m'inonder de vos graffiti obscènes ; j'ai lu la miraculée et je ne puis m'empêcher de vous témoigner ma réprobation pour l'indécence des situations qui s'y trouvent mises en relief. Je doute fort qu'une maison d'édition convenable puisse avoir l'idée de publier cette laborieuse élucubration d'un cerveau malsain. Comme vous le savez je suis d'une nature plutôt encline et portée à désapprouver tout appesantissement volontaire ou non sur les turpitudes auxquelles nous entraînent une regrettable conformation physique au laquelle on ne saurait [illegible] de vous.

Fac-similé d'une lettre de Boris Vian à un ami auteur d'un texte plus ou moins inspiré des productions de Vernon Sullivan et de Sally Mara.

FREDDY DE VREE

BORIS VIAN

essai

Aux amis de Paris : Yves BUIN, Gilles DREYFUS, Jacques J. GASPARD et TOPOR.

Editions « LE TERRAIN VAGUE »
23-25, rue du Cherche-Midi
PARIS VI^e^

Cop. Le Terrain Vague

Il pleut...

VERLAINE.

Boris Vian (10 mars 1920 à Ville d'Avray) a écrit des livres. Dont plusieurs romans. Il est célèbre. Il est mort aussi (23 juin 1959).

Donc, il a été. Il a été ingénieur, écrivain, trompettiste, peintre, compositeur, chanteur, chansonnier, comédien, menuisier, ébéniste, journaliste, inventeur, mécanicien, critique, essayiste, traducteur, etc. Donc, parler de Boris Vian *écrivain* est délaisser l'homme. Forcément.

A un tel point qu'on donne aisément dans le mysticisme et dans la vénération. Interrogez ceux qui l'ont connu ou fréquenté : ils gardent tous, elles gardent toutes une nostalgie de ce Boris qui jadis fut vivant, gentil, railleur, non-conformiste, dandy, ami, amant, copain, feu et drogue. Boris Vian était toujours là, partout, à chaque fête, à chaque concert, dans chaque revue, à chaque film, il avait tout lu. Il ignorait très peu. Il discutait toujours patiemment, et il avait toujours raison. Avec ça il était beau, quoique peu photogénique, et jeune. Semper toujours. Il n'en faut pas plus pour que naisse le mythe d'un nouvel enchanteur Merlin, d'un nouveau Pic de la Mirandole.

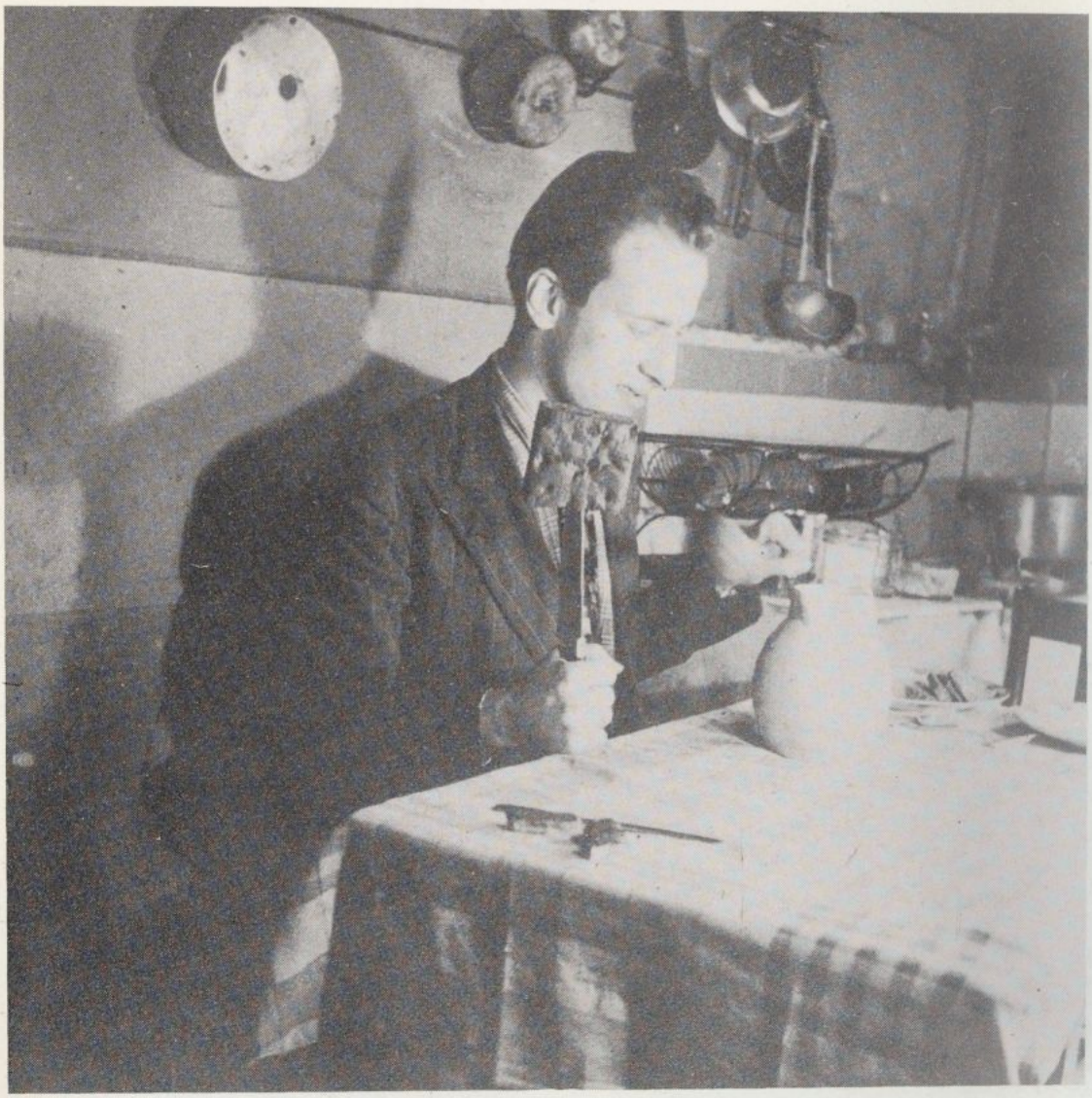
Dans la perspective d'une mort incroyablement récente, tragique et prévue depuis des an-

nées, toute parole, tout témoignage sur celui qui s'appelait Boris Vian prenait vite un caractère hagiographique.

Il a étonné, et il étonne. Après la réédition de ses romans, voici la réédition de ses chansons. Et voilà ses peintures exposées, ses opéras montés, ses poèmes lus, ses œuvres traduites, son théâtre joué. Boris Vian.

Né, Boris se met à parler, à courir, à aller à l'école après avoir appris à lire par-dessus l'épaule de son frère aîné, Lélio Vian. Boris récolte le baccalauréat. Ramasse un diplôme d'ingénieur. Depuis quelque temps déjà, il s'intéresse au jazz. A Ville d'Avray, il habite à côté de Jean Rostand. Dans le jardin, Lélio, Boris, Alain, Ninon et leur père construisent une bicoque où les enfants donnent des surprise-parties. Aucun Vian ne perd son temps à faire du service militaire. Et c'est le 5 juillet 1941 que Boris épouse Michelle Léglise.

Ils habiteront Faubourg Poissonnière. Ils auront un fils, Patrick. Boris s'est déjà fait valoir en sciences naturelles, en langues, en jazz et en extravagances. Le roman policier et la science-fiction l'intéresseront. Boris et Michelle font partie de la faune qui commence à se former à Saint-Germain des Prés. Ç'a été l'époque du zazou qui hantait les surprise-parties (à qui Boris dédiera sans le dire son premier roman), ce sera l'époque de l'existentialisme à grand tirage : l'après-guerre fera éclore des fleurs nouvelles, et souvent noires. Boris et Michelle, eux, auront une fille, Carolle.



De gauche à droite : GEORGES HADJO, ALAIN VIAN, BORIS VIAN, RAYMOND FOL, CLAUDE ABADIE.

Le vie continue. En 1943, Boris a écrit un roman intitulé *Vercoquin et le Plancton.* Il travaille comme ingénieur (depuis 42) et il joue de la trompette dans l'orchestre amateur de Claude Abadie. Il ne dort pas beaucoup ; il jazze, il sort, il invite les musiciens noirs de passage à Paris. Il s'habille avec un goût scrupuleux. Il écrit des nouvelles, et un deuxième roman. Il traduit une nouvelle de Richard Wright et un roman de Vernon Sullivan.

Ce sont les détails qui font la vie. Le roman de Vernon Sullivan, *J'irai cracher sur vos tombes,* a faussé la vie de Vian, mais il a aussi créé la légende du Scandaleux, et éclipsé le roman pudique, romantique et tendre, *L'écume des jours.* Mais voyons.

Voyons le reste d'abord : Boris continue de traduire, de publier des romans, d'écrire des pièces de théâtre. Il se sépare de Michelle et va habiter avec Ursula Kübler, qu'il épouse en 54. En 1956, il sort « miraculeusement » d'une crise d'œdème. En 1959, il meurt, pendant l'avant-première du film de *J'irai cracher sur vos tombes.* Il n'y avait pas été invité, à cette avant-première.

Boris Vian est mort, on passe l'éponge et c'est la réhabilitation posthume : « Paris Match » vous dit que c'est un écrivain et Guillaume de Nos Jours prétend qu'il a fait des livres. Au fond, c'est vrai : vous allez voir.

La bagarre d'Austerlitz.

Rose SÉLAVY.

Vercoquin et le plancton, la première œuvre publiée de Boris, a vu le jour 26 ans après l'auteur qui lui préférait la nuit. A la N.R.F., dans la collection « La plume au vent » que dirigeait Raymond Queneau. (Recommandé dans la même collection : *Prête-moi ta plume,* de Robert Scipion). L'œuvre de Vian s'éloigne d'Homère (aède), pour se rapprocher du 'pataphysicien Alfred Jarry, cycliste réputé. C'est, *Vercoquin* c'est, une blague énorme, qui tourne autour d'une surprise-partie, d'un mariage et d'un Major, et qui se passait bien avant le bon vieux temps de l'existentialisme, quand on « changeait de chemise sale plusieurs fois par jour ».

La prière d'insérer est claire : « Il est pénible de constater que, malgré les efforts du Bon Père Brottier, toute une partie de la jeunesse moderne se rue avec sauvagerie sur le genre de divertissement de règle en ces jours troublés, la surprise-partie.

Si les parents savaient réellement ce qui s'y passe, loin de permettre à leurs enfants d'y aller, ils les laisseraient à la maison pour s'y rendre à leur place ; entendons-nous : certains parents le savent. Saluons ces derniers qu'ils persistent, car ils ont l'esprit large. L'étude — (abondamment documentée, puisque Boris Vian organisa, au cours des années qui précédèrent la guerre, plusieurs centaines de surprise-parties) — de ces mœurs particulières fait l'objet d'un livre, stupide par ailleurs, intitulé *Vercoquin et le planc-*

ton (qui paraît aujourd'hui chez Gallimard, à Paris). Nous ne dirons pas ici de bien de cette misérable petite œuvre, car tout le monde sait que c'est l'auteur qui rédige la prière d'insérer. Mais nous engageons vivement à la lire toute personne peu au courant de la vie sexuelle des chimpanzés ».

Dédiée à Jean Rostand, cette étude traite non seulement de chimpanzés comme Corneille (François, fils de Jean Rostand, auteur e.a. d'une étude sur Corneille et d'un roman méconnu : *Jours à toi*) mais aussi de la vie à l'A.F.N.O.R. (Association française de Normalisation) où Claude Léon et Boris Vian se partageaient le Service Technique.

Soit. Allons à la surboum, où il y a de bons disques (*Garg arises often down South,* par exemple), des filles, des garçons, un guide pour surboums aussi. (« Qui perd une grande partie de son intérêt si vous êtes pédéraste. Dans ce dernier cas nous vous conseillons vivement de vous reporter au livre bien connu du général Pierre Weiss, *Le Pot au Noir* »).

*
* *

Vercoquin est un roman pas réaliste, en ce sens que tout ce que l'on raconte s'est réellement produit et passé. On y rencontre les Claude : Luter, Abadie et Léon, on y est à Ville d'Avrille et le héros n'est pas Vercoquin mais un major : *le* Major.

Tout commence par une surprise-partie : le Major y rencontre Zizanie, dont l'oncle est le

supérieur de Vidal (« René Vidal se remit à la copie de quelques partitions. Il jouait de la trompette harmonique dans l'orchestre de jazz amateur de Claude Abadie et cela prenait beaucoup de temps ». — Tiens) et de Léon. Le Major se fiance avec Zizanie et la bande fête l'événement par une surboum explosive : le Major échappe au désastre, voit dans l'explosion un signe et se demande si, au fond, il est bien fait pour le mariage.

C'est un roman amusant. Un bon récit plein d'humour, de vie, de joie, d'ironie, sans grand intérêt. Une parodie, un intermède.

A boy, aged about one and a half, said when he was first shewn the Danube : «What a lot of spit !»

Sàndor FERENCZI.

C'est un livre jeune, de luxe et de certitude, écrit par un auteur qui y prenait plaisir.

A dire : un livre de jeune insolent content, choyé, sans complexes, relax : « Quand on a passé sa jeunesse à ramasser des mégots aux Deux-Magots, à laver des verres dans une arrière-boutique sombre et crasseuse, à se couvrir, en hiver, de vieux journaux pour se réchauffer sur le banc glacé qui vous tient lieu tout à la fois de chambre à coucher, de demeure et de lit, quand on s'est vu conduit au poste par deux gendarmes pour avoir volé un pain chez le boulanger (ne sachant point encore qu'il est beaucoup plus aisé de le dérober au filet de la matrone qui revient du marché) ; quand on a vécu au jour le jour trois

cent soixante-cinq fois et un quart par an, tel l'oiseau-mouche sur la branche du micocoulier, en un mot quand on s'est nourri de plancton, on a des titres au nom d'écrivain réaliste, et les gens qui vous lisent pensent en eux-mêmes : cet homme a vécu ce qu'il raconte, a ressenti ce qu'il dépeint. Ils pensent quelquefois d'autres choses, ou rien du tout, mais je n'en ai pas besoin pour la suite. Mais j'ai toujours dormi dans un bon lit, je n'aime pas fumer, le plancton ne me tente point, et si j'avais volé quelque chose, ce serait de la viande ».

Ce *prélude* rend bien le ton du récit, qui ne comporte, vingt ans après, plus grand chose qui puisse encore étonner. *Vercoquin,* une tranche de vie, un livre mieux conduit que pas mal de trucs sérieux (malgré certaines longueurs), qui ne prouve pas grand chose de l'écrivain. Se lit aisément. Ne casse rien.

*
* *

Deux constantes apparaissent déjà : les noms baroques (Antioche Tambrétambre, Zizanie de la Houspignole, Fromental de Vercoquin, etc..., influence probable des premiers numéros de l'*Os à Moëlle*) et les personnages interchangeables. (Jacques Bens a déjà souligné que dans *L'écume,* les six personnages principaux ne font qu'un).

Le Major (qui a pour nom Loustalot) est le seul personnage un peu naïf (« pur »), et qui, entre l'amour et la bagatelle, fait une différence basée sur une sorte de timide pudeur :

« — Zizanie n'est pas vilaine !... répondit Antioche. Tu avais des intentions ?

— Je l'aime ! dit le Major ».

Il le dit avec un ! et la timidité momentanée ne l'a pas empêché d'avoir, dans sa jeunesse, étudié la solution théorique du problème : « Comment se taper la fille désirée ». Solution *théorique*. Oui.

*
* *

L'exposition est ouverte. Voici quelques personnages. Corneille par exemple. « Corneille était doué de talents multiples au virelay poictevin, à la paulme-racquète, au pingue-pongue, à la mathématique, au piano dégueulasse, et à des tas de choses qu'il ne prenait jamais la peine de poursuivre ».

Ou Alexandre, dit Coco : « (Il) portait une tignasse frisée et un complet bleu ciel dont la veste lui tombait aux mollets. Trois fentes par derrière, sept soufflets, deux martingales superposées et un seul bouton pour la fermer. Le pantalon, qui dépassait à peine la veste, était si étroit que le mollet saillait avec obscénité sous cette sorte d'étrange fourreau. Le col montait jusqu'à la partie supérieure des oreilles. Une petite échancrure de chaque côté permettait à ces dernières de passer. Il avait une cravate faite d'un seul fil de rayonne savamment noué et une pochette orange et mauve. Ses chaussettes moutarde, de la même couleur que celles du Major, mais portées avec infiniment moins d'élégance, se perdaient dans des chaussures de daim beige ravagées par un bon millier de piqûres diverses. Il était swing ».

Et écoutons d'un œil amusé cette anecdote qui serait du Queneau, s'il n'y avait ce « que l'on était obligé, en l'écoutant, de modifier son orthographe » :

— Alors, dit Billy, je vous propose, pour changer un peu, que chacun raconte quelques histoires... ou chante une chanson. Comme je ne veux pas me dégonfler, je vais commencer.

Il zozotait tellement que l'on était obligé, en l'écoutant, de modifier son orthographe.

— F'est l'iftoire, dit-il, d'un type qui a un défaut de prononfiafion.

— Fans blague, dit Antioche qui avait entrebaîllé la porte du baisodrome, et parlé suffisamment fort pour qu'on l'entendît. Il y eut un léger froid.

— D'ailleurs, dit le rouquin, ve ne me la rappelle plus bien. Ve vais vous ven raconter une autre.

*
* *

L'écriture ? Il y a dans la quatrième partie une phrase-clé (c'est le mot). « Et Odilonne introduisit dans la serrure qui s'offrait toute, la tige phalloïde d'une clé de bronze d'aluminium. Par l'action tantôt alternative, tantôt combinée de ressorts et de pressions antagonistes, le pêne se mit à jouer dans le sens voulu le grand air d'Aïda ». Dans le ton général de l'ouvrage, aussi bien que dans le cadre du jargon psychanalytique, il est normal que devant une clé (phalloïde), une serrure *s'offre*. Et si le pêne joue, pourquoi ne jouerait-il pas le grand air d'Aïda ? Que le sens

littéral de certaines expressions ouvre des perspectives, c'est un fait. Que Boris a employé ces possibilités en est un autre. On verra ça.

*
* *

Dans l'œuvre de Boris Vian, *Vercoquin* est comme une esquisse de décor. A partir de quelques données simples, l'auteur change la réalité en *réalité verbale*. Le mot n'est pas la chose, et la description sera une « scription ».

Comme le remarque Blanchot (*Faux pas*), l'écrivain ment. Il est comique, l'écrivain qui écrit « je suis seul », qui prend conscience de sa solitude en s'adressant à un lecteur et par des moyens qui empêchent l'homme d'être seul. Ou il est tragique. D'autre part, *L'écume des jours* parut en 46.

CHLOE

Et quel moment heureux que celui où ils se réveilleront tous deux!

GŒTHE, *Les affinités électives.*

Merde pour la chronologie. Après *Vercoquin*, les écrits de Vian éclatent. Il en résulte des romans, et des nouvelles : *L'écume des jours* écrit en 46, *L'automne à Pékin* (septembre-novembre 46), *J'irai cracher sur vos tombes* (46), *Les Fourmis* (nouvelles, écrites en 44 et 45), *Les morts ont tous la même peau* (47).

Les nouvelles parues en 49 sous le titre *Les Fourmis* étaient des exercices de style. Il y avait une nouvelle sur la guerre, une nouvelle sur la cruauté, deux nouvelles sur la condition socialement humaine (*L'écrevisse* et *Les poissons morts*), une histoire amusante, deux nouvelles avec le Major, etc. Le ton a déjà changé. Boris, qui a abandonné son métier d'ingénieur, commence à regarder plus loin, et il se marre moins. Le hasard prend un caractère inquiétant et mortel (*Les bons élèves, La route déserte, Les poissons morts*) ; la timidité devient plus explicite et les rapports humains deviennent des rapports de bourreau à victime. L'homme est con, c'est pas marrant.

La nouvelle *Le figurant* reste près du genre de *Vercoquin*. Il y a tout de même quelques mer-

veilles. Bien avant Ionesco, et avant Queneau (*Le cheval troyen*), Boris introduisit déjà des personnages absolument non-fonctionnels. Ainsi au beau milieu d'un tournage de film apparaît — mais je cite : « Une douzaine de machinistes achevaient de mettre en place le lourd engin monté sur pneus dont la plate-forme supportait la caméra, le photographe André et Saint Christophe, le patron des automobilistes, entré sans qu'on s'en aperçût par un trou de la toiture.

André, l'œil collé au viseur, manœuvrait la caméra dans tous les sens. Un assistant, pieds nus dans des spartiates, en short de toile bleue, petit, râblé, les cheveux très blonds et moustachu par surcroît, réglait la manœuvre du chariot suivant les indications d'André. Saint Christophe regarda, trouva le spectacle sans intérêt et disparut dans une gloire dorée ».

Dans *Vercoquin,* il y avait le Major. Et le Major avait un mackintosh, animal dévoué s'il en fut. Dans *Les poissons morts* (parue dans les *Temps Modernes,* où elle était dédiée à Sidney Béchet, à cause de *Didn't he Ramble*) apparaît la première bête sensibilisée. Et avec elle le premier synthème polyvalent et polyfocal. La bête (une souris ? c'est possible) n'a pas de nom ; c'est la « chose vivante ». Diamant central de l'œuvre de Vian, la bête, ainsi que la femme, sent l'herbe fraîche et le soleil, est « complète » et incompréhensiblement simple. *Les poissons morts* attaque ce grand bien social qu'on appelle travail et au-delà, un système social bien connu. Mais, écrite par un Français au moment que la plupart des auteurs français dignes de ce nom sont

HUMOUR

◆

Jacques STERNBERG

◆

Toi, ma nuit

◆

Un jour ouvrable

◆

L'Architecte

◆

La géométrie dans l'impossible

◆

TOPOR

Les Masochistes

◆

François VALORBE

Napoléon et Paris

◆

La Vierge chimère

LE TERRAIN VAGUE

23-25 Rue du Cherche-Midi

PARIS (6e)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre